

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures. L'Arrestation de Georges Cadoudal, d'après M. H. de Callias. - Sans Asile. - Le Maître de Chapelle, d'après M. L.-E. Adan. - Un Votiak (Grande-Russie).

TEXTE. Nos Gravures. - Chronique de ça delà. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Causerie. Un Homme prudent. - Quinze Jours avant mon Examen. - L'Orange et la Pomme. Fable. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - Rébus N. 5.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N° 1, à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 18.

— 9^e ANNÉE. —

8 Mars 1879

NOS GRAVURES.

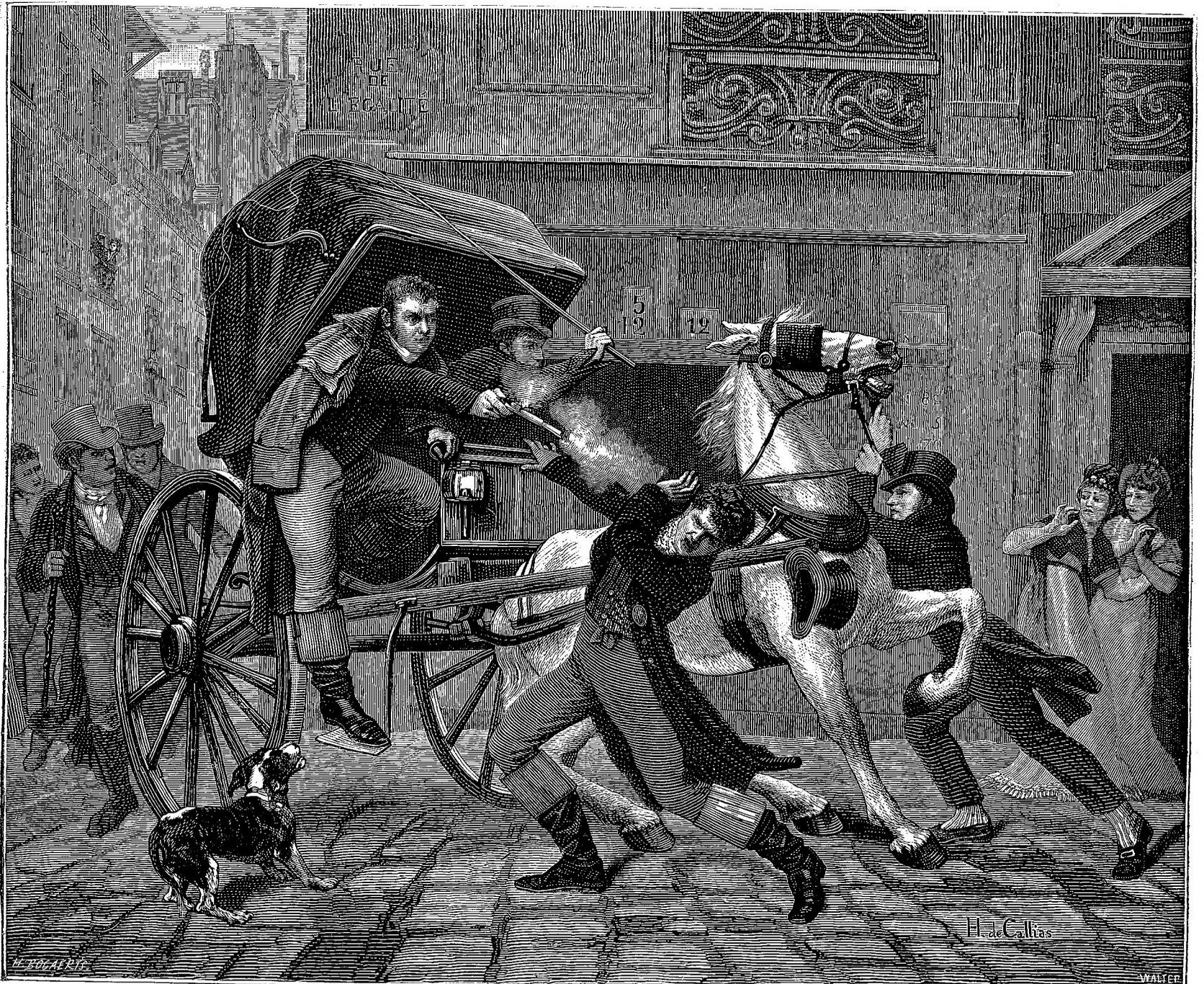
L'ARRESTATION DE GEORGES CADOU DAL.

Le 24 décembre 1800, entre huit et neuf heures du soir, Napoléon Bonaparte, alors premier consul, entouré de sa garde, sortait des Tuileries pour aller à l'Opéra assister à un

oratorio d'Haydn. Les grenadiers à cheval qui précédaient sa voiture, trouvèrent l'entrée de la rue Saint-Nicaise presque entièrement obstruée, d'un côté, par une charrette qui, placée en travers, occupait la moitié de la voie publique, et de l'autre par une voiture de place qu'un des grenadiers fit avancer. La voiture du premier consul franchit cet étroit espace et continua sa route. Arrivée dans la rue de la

Loi, ensuite rue Richelieu, on entendit une détonation horrible.

C'était l'explosion d'un tonneau de poudre, de mitraille et d'artifices, posé sur la fatale charrette; des fragments de cheminées, de fenêtres, des pans de murs, des vitres, des tuiles tombèrent aux alentours; quarante-six maisons ébranlées furent rendues inhabitables, huit personnes furent tuées et vingt-huit blessées. La



L'ARRESTATION DE GEORGES CADOU DAL, D'APRÈS M. H. DE CALLIAS.

voiture du consul pencha sur ses roues, ses glaces se brisèrent; il se réveilla en sursaut, en s'écriant : „Nous sommes minés.” On s'arrête en face du théâtre de la République. „Quelqu'un de mes gardes est-il blessé?” demande Napoléon. On lui répond qu'un seul a été légèrement atteint à la main par une tuile, et il ordonne au cocher de continuer sa route vers l'Opéra, alors appelé Théâtre des Arts.

Les Chouans de l'Ouest furent soupçonnés de l'attentat, et parmi eux surtout Georges Cadoudal. Il avait été chef des bandes royalistes bretonnes, et s'était acquis une grande réputation d'audace et d'intrépidité. Il était né en 1769 d'un simple meunier, près d'Auray dans le Morbihan; après avoir tenu vaillamment tête aux généraux Hoche et Brune, il passa en Angleterre, et c'est alors qu'on le croyait à Londres qu'eut lieu l'événement dont nous venons de parler. Cependant aucune preuve réelle ne fut trouvée contre lui à ce sujet, mais les conspirations contre Bonaparte n'en continuaient pas moins et on le considéra comme en étant l'âme. On avait acquis la persuasion qu'il était en France, et une loi fut rendue contre ceux qui le révélaient, lesquels devaient être jugés et punis comme auteurs du crime, si dans vingt-quatre heures ils ne faisaient leur déclaration à la police.

Cette loi eut son effet, les déclarations affluèrent, les conjurés errèrent d'asile en asile; la police en arrêta plusieurs, mais Georges Cadoudal échappa toujours. On avait cependant la certitude qu'il était dans Paris, errant de gîte en gîte: la police avait mis tous ses limiers sur ses traces.

Il sort un soir, à sept heures, avec des pistolets et un poignard, monte dans un cabriolet, que lui mène Lérédant, un de ses complices, et espère échapper aux agents qui l'observent.

Arrivé dans la rue des Fossés, deux inspecteurs de police, qui avaient suivi la voiture depuis son départ, s'élançant à la tête du cheval.

Georges décharge un pistolet sur l'un et l'étend raide mort. Lérédant, effrayé, s'enfuit, mais il est arrêté. Le chef vendéen saute à terre, tire un second coup sur l'autre agent et l'atteint au côté. Mais celui-ci saisit sa proie et ne la lâche pas. On crie à l'assassin! au meurtre! Les voisins, les passants, la police, tout accourt. Georges est entouré, on lui enlève un poignard caché entre son gilet et sa chemise, on l'attache et on le conduit à la Préfecture, au milieu des cris de joie du peuple qui a contribué à son arrestation. „Que venez-vous faire à Paris?” lui demanda-t-on. — „Je venais pour attaquer carrément le premier consul.”

Georges Cadoudal fut condamné à mort, tandis que de ses deux principaux complices, l'un, le général Moreau, fut exilé, l'autre, le général Pichegru, fut trouvé mort dans son cachot.

On assure que Bonaparte, voulant s'attacher l'ex-Vendéen, envoya près de lui pour l'engager à demander sa grâce, et que le condamné refusa fièrement. Il fut guillotiné le 25 juin 1804.

SANS ASILE!

Wilhelmina était la plus belle fille de toute la contrée. Jamais on n'avait vu taille plus fine et plus élancée, yeux plus doux, teint plus frais, cheveux plus abondants et plus noirs. Et ce qui surtout rehaussait sa beauté, c'était qu'elle l'ignorait.

Mais on était en temps de guerre, et un jour, jour de malheur, des troupes passèrent par le village. Un officier, à la poitrine chargée de décorations, aperçut Wilhelmina; un de ses regards l'éblouit: il lui parla, lui dit qu'il l'aimait, que si elle consentait à le suivre à la ville, il l'épouserait, lui donnerait un palais, des équipages et des bijoux qu'envierait une reine.

Wilhelmina fut aveuglée; elle eut le vertige, la malheureuse, et suivit l'officier.

Mais, hélas! au lieu de l'épouser, il disparut un jour, et Wilhelmina ne devait plus jamais le revoir.

Délaissée, désespérée, presque mourante de misère, elle songea au lieu qui l'avait vue naître et résolut d'y retourner.

Emportant les quelques hardes qu'elle possédait, elle prit un matin, en tremblant, le chemin de son village.

Sur son passage, elle ne rencontra que décombres et ruines; la guerre avait passé par là.

Elle pensa alors au toit qui avait abrité son innocence et son bonheur, et son cœur coupable trouva encore une prière à adresser au Ciel, pour qu'il protégât ceux qu'elle avait trahis et plongés dans la honte et la désolation.

Elle presse le pas; vers le soir, elle voit s'élever dans le lointain un nuage bleuâtre sur le lieu qui s'appelait son village et dont de cruels soldats, — peut-être commandés par celui qui l'avait perdue, — ont fait un monceau de cendres à peine éteintes.

Infortunée! il ne lui reste plus qu'un espoir, c'est que la mort vienne bientôt mettre un terme à ses maux.

Mais espérons que Celui qui étend sa main protectrice sur tous, justes et coupables, n'abandonnera pas la pauvre fille sans asile.

LE MAÎTRE DE CHAPELLE.

Nous sommes en plein dix-huitième siècle, comme l'annoncent l'ameublement et les costumes.

Ce bon vieillard, mélomane exalté, a découvert dans le gosier de sa jeune bonne des notes vives et harmonieuses. Aussitôt il s'est mis en tête d'en faire une virtuose.

Tout plein de son idée, vingt fois par jour le bonhomme vient surprendre Jeannette au milieu de ses balais, de ses broches, de ses marmites, pour la mener près de son clavecin et lui faire répéter la dernière messe qu'il a composée, ou quelque oratorio d'un grand maître.

Si le professeur n'est pas avare de ses peines, il a du moins la satisfaction d'avoir une élève docile et zélée, car voyez avec quelle attention ses yeux se fixent sur les lèvres de son maître, afin de ne perdre ni un mouvement ni un son.

UN VOTIAK (GRANDE RUSSIE).

Les Votiahs forment en Russie une population tout-à-fait à part, et par son origine et par ses mœurs. Ils habitent les gouvernements de Viatka et d'Orenbourg; ils sont environ cent mille. „Beaucoup d'entre eux, dit M Maignan, ont été convertis à la religion chrétienne, mais cependant bon nombre sont restés idolâtres et pratiquent encore de nos jours les cérémonies de leur culte dans les profondeurs des forêts. Il est d'usage en Russie, toutes les fois qu'un nouvel empereur monte sur le trône, de faire prêter aux Votiahs un nouveau serment de fidélité; on étend par terre une peau d'ours, on place sur elle une hache, un couteau et un morceau de pain. Chaque Votiah coupe un petit morceau de pain, et avant de le manger récite la formule suivante : „Dans le cas où je ne demeurerais pas toute ma vie fidèle à mon souverain, où je me révolterais contre lui de mon propre mouvement et avec connaissance; si je néglige de lui rendre les devoirs qui lui sont dus, ou si je l'offense en quelque manière que ce soit, qu'un ours semblable à celui-ci me déchire au milieu des bois, que ce pain m'étouffe sur le champ, que ce couteau me donne la mort et que cette hache m'abatte la tête.”

Il n'y a pas d'exemple, dit-on, qu'un Votiah ait violé son serment.

Les Votiahs, d'origine finnoise, sont une population restée presque sauvage; ils parcourent leurs forêts, en glissant sur la neige avec une célérité extraordinaire, au moyen d'énormes patins. Ils vont ainsi traquer les cerfs, les ours et les loups.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Déviations qu'aurait pu subir la marche de l'histoire. Donc, pas de conjectures pour l'avenir! — Humanités et humanité. — L'enfance et la jeunesse d'un orateur célèbre. — Condamnée à boire du lait falsifié! — A lire par les étudiants et messieurs leurs papas. — Cranioscopie. — Une grosse demi-douzaine de petites pensées.

La chaîne des événements possibles est rompue tous les jours, — soit par la mort d'un enfant au berceau, soit par des circonstances qui ne pouvaient pas arriver, soit par la fortune de quelques hommes qui, s'ils avaient été arrêtés dans leur carrière d'ambition, auraient enterré avec eux dans le tombeau tout leur avenir, et par conséquent les pages d'histoire qu'ils ont léguées à la postérité.

On peut conclure de cette vérité qu'il y a des millions de chances contre les annales du genre humain, telles que nous les avons, et qu'un seul fait important de moins, — dans la grande série des causes et des effets, — l'histoire serait toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui.

Il suffit, pour s'en convaincre, de se faire une seule question: „Si les enfants qui devaient être un jour Romulus, fondateur de Rome, Moïse, législateur des Juifs, Alexandre, vainqueur de l'Asie, Mahomet, créateur de l'Islamisme, Charlemagne, maître de l'Europe, Gengis Khan, devastateur de l'Orient, Luther, l'antagoniste de Rome; si, dis-je, tous ces enfants étaient morts sur le sein de leurs mères, n'est-il pas évident que l'histoire ne ressemblerait à rien de ce qu'elle est?”

Supposons que Pierre l'Ermite fût mort en route pendant son voyage vers l'Arabie, et il est très probable que les croisades n'auraient pas eu lieu.

Supposons Cromwell partant pour l'Amérique, comme il en avait l'intention, et probablement Charles I^{er} ne périssait pas sur l'échafaud, et la révolution prenait un tout autre cours.

Supposons que Robespierre, né de parents pauvres, et enfant de chœur de la cathédrale d'Arras, n'eût pas été envoyé au collège Louis-le-Grand, où il avait obtenu une bourse, seul moyen pour lui de faire ses études, et la Convention n'était pas ce qu'elle a été.

Il est donc clair que l'histoire pourrait ne pas être ce qu'elle est.

Mais il n'est donné à aucun homme, quel que soit son génie, de deviner toutes les annales hypothétiques du genre humain, car il y a là un abîme incommensurable, un chaos que Dieu seul pourrait débrouiller.

Voici où je voulais en venir:

C'est que ceux qui croient jeter un coup d'œil profond sur l'avenir, peuvent fort bien se tromper dans leurs conjectures politiques, car il ne faut qu'un seul événement, qu'un seul homme même qui peut-être n'est pas encore né, pour que tout ce qui est probable aujourd'hui ne soit jamais.

**

Une simple réflexion sur les livres grecs et latins qui servent à l'enseignement des humanités dans les athénées et collèges, — livres excellents, sous le rapport historique et littéraire, mais qui, dans l'état actuel de la civilisation, ne peuvent guère nous servir ni de règles ni de modèles. Qu'y voyons-nous, en effet?

Des esclaves qu'on enchaîne, des ilotes qu'on assassine, des peuples conquis qu'on égorge ou qu'on vend sur la place publique comme un vil bétail; des enfants qui tuent leur père, des pères qui font tomber la tête de leurs enfants; la barbarie dans le pouvoir, le vice dans les mœurs, le crime érigé en vertu: voilà les premières images, les premières idées qui frappent l'esprit et le cœur de la jeunesse!

Tout cela n'est guère „humain.” On sème l'ivraie et l'on se plaint de la moisson!

**

En voyant le nom éclatant qui figure plus loin, le lecteur va peut-être se dire : „Bon, voilà

qu'il va se mêler de politique." Pas du tout, cher ami; il s'agit d'art oratoire, — donc de littérature et je reste sur mon domaine.

On doit se demander, à propos de M. Léon Gambetta, s'il s'est développé dans un milieu propre à former un jeune esprit à l'éloquence. A-t-il été couvé sous l'aile d'un vieux magistrat? A-t-il joué, enfant, dans les cours d'une école de droit? Pas le moins du monde: il est le fils d'un modeste marchand très-peu lettré.

C'est madame Gambetta qui a appris à lire à son fils. — Oh! la mère est bien certainement la meilleure instigatrice de l'instruction obligatoire. Sa douceur, son dévouement, l'amour filial qu'elle inspire, amènent plus de bons résultats que tous les professeurs.

Le grand orateur, pendant ses études de droit, avait dû faire une thèse. Un chercheur est parvenu à la découvrir entre les mains d'un de ses amis. Il y a même un calembour de collégé sur la couverture :

„A mon ami Edouard F.... — Souvenir des colles

Léon Gambetta."

L'écriture est correcte, régulière, un compromis entre la bâtarde et l'anglaise. Si on peut juger l'homme par son écriture, cette calligraphie, exécutée précipitamment, atteste pourtant un esprit soigneux et méthodique. Il ne manque pas un accent sur les *e* graves ou aigus. Il ne se trouve pas un *i* privé de son point.

Le premier ouvrage de M. Léon Gambetta serait aujourd'hui bien difficile à retrouver. Il a pour titre „Discussion sur le problème de la Certitude." Le jeune écrivain y examinait la question de savoir si l'homme est propre à faire une enquête, et à en tirer des déductions certaines.

* *

M^{me} de.... — une femme puissamment riche et d'une rare bienfaisance, — donne un thé. Le pot au lait circule à la ronde; mais la couleur primitive de la décoction n'a guère changé de nuance par la mélange.

La maîtresse de la maison s'en aperçoit.

— Cette laitière, dit-elle, n'en fait pas d'autres; voilà deux ans que cela dure.

— Et vous souffrez pareille tromperie! s'écria une des invitées.

— Que voulez-vous? Je ne puis changer

— Et pourquoi donc, chère amie?

— C'est que je lui ai donné deux vaches.... C'est une veuve.

On se récrie sur cet étrange motif. Voici la réponse :

— Eh, oui: elle vendait du lait à ma porte; ma servante vint me dire qu'elle était au désespoir de la perte de sa vache, morte depuis huit jours. Je résolus de lui en donner deux: une pour remplacer celle qu'elle avait perdue, l'autre pour la consoler de tout le chagrin qu'elle avait eu pendant toute une semaine. Vous voyez bien que je ne puis changer cette laitière-là.

Ne riez pas: nous sommes tous, en une foule de cas, plus ou moins esclaves de raisons qui ne valent pas mieux.

* *

Ceci a traversé de nombreuses générations d'étudiants qui se le sont raconté l'un à l'autre, d'après un témoin oculaire, qui l'a consigné par écrit: — Un philosophe (style académique) était à sec (idem) pour avoir trop bu. Il écrivit à son père, villageois de la bonne espèce, la lettre suivante: „J'ai employé l'argent de votre dernier envoi à l'achat du Cicéro, du Terentius Afer et des autres livres énumérés dans ma lettre précédente. Mais il m'en manque encore un, le plus essentiel et le plus coûteux de tous. Veuillez bien, cher père, m'envoyer un louis d'or pour le Guttur. C'est le titre de l'ouvrage en question."

— Encore! s'écria le père, à la lecture de cette lettre; mieux vaudrait entretenir un ratelier de vingt chevaux de labour que la bibliothèque de ce garçon-là.... Allons-en causer avec M. le curé.

Celui-ci rit beaucoup de la conclusion de la missive.

— Votre fils est un farceur, dit-il au fermier. Ce n'est pas pour un livre, c'est pour son gosier qu'il vous demande de l'argent. Laissez-moi faire, nous allons lui jouer un bon tour.

Quelques jours après, l'étudiant altéré reçut un ample panier contenant une douzaine de bouteilles pleines, mais d'argent point.

— Voilà, dit-il, un singulier quiproquo! Mon père m'envoie du vin au lieu de „quibus!" C'est égal, nous boirons, en guise de consolation, ce „vinum bonum quod lætificat cor hominis." Faisons-en part aux amis...

Les amis ne se firent pas prier. Il y eut nombreuse réception et grande liesse. Douze gros flacons!... les bouchons recouverts de cire et attachés par une ficelle... ce doit être du chenu. Versons!...

C'était de l'eau claire!

Je vous laisse à penser la confusion de l'amphitryon et les huées des convives. Et le „guttur" demeura sec, quoiqu'il eût de quoi se désaltérer abondamment.

* *

Entre un phrénologue et son domestique :

Le Ph. — N'en doutez pas, Charles; c'est bien comme je vous l'ai dit: les bosses que nous portons sur le crâne révèlent nos instincts. Quand nous avons telle bosse, nous sommes condamnés, plus ou moins fatalement, à en subir les conséquences.

Le D. — Ce que vous dites-là, Monsieur, est vraiment instructif, et je suis bien content d'être au service d'un savant tel que vous.

Quinze jours après, un vol fut commis au préjudice de notre phrénologue, et il acquit la preuve que le larron était son domestique. Il porta plainte.

— Monsieur, lui dit le délinquant, vous devez être indulgent: j'étais, par le fait d'une de mes bosses, destiné fatalement à dérober...

— Oui, oui, c'est incontestable, répondit le maître, vous étiez destiné à voler... et à être livré à la police.

* *

Les femmes ne sont jamais plus fortes que lorsqu'elles s'arment de leur faiblesse.

— Les femmes font ordinairement de la confiance le premier besoin de l'amitié.

— La langue des femmes est leur épée, et elles ne la laissent pas rouiller.

— La beauté est une lettre de recommandation dont le crédit n'a pas de durée.

— Il y a des femmes qui traversent la vie comme ces souffles des printemps qui vivifient tout sur leur passage.

— L'amour, ainsi que l'amitié, ne peut se passer d'estime.

— Pour une mère, la plus douce récompense de sa vertu est de pouvoir proposer sa jeunesse comme modèle à sa fille.

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Ils sont nombreux, — surtout par ces brusques variations de température, — les cas de morts subites par apoplexie ou par commotion cérébrale.

C'est donc là un point dont nous devons nous occuper.

Quand l'individu est tombé comme frappé de la foudre, beaucoup de personnes s'imaginent qu'alors tout secours est inutile.

Il importe beaucoup de détruire un tel préjugé.

Dans la plupart des cas où la vie n'est que suspendue, on peut, par des secours bien entendus, et surtout bien administrés, sauver des personnes qui succomberaient infailliblement si la suspension de l'action nerveuse se prolongeait.

Il est essentiel d'abord de distinguer les symptômes de l'apoplexie ou coup de sang et ceux de la commotion cérébrale.

Dans le coup de sang, le visage est gonflé, turgescence et souvent violacé. Dans la commotion, l'individu est pâle et défait; ses traits sont éteints comme s'il était privé de la vie.

Cette différence est importante à connaître à cause des premiers secours qu'il faut apporter au malade, car les stimulants seraient aussi nuisibles dans le premier cas qu'ils sont efficaces dans le second.

Il arrive souvent que l'homme frappé d'un coup de sang tombe comme renversé par la foudre. Il faut, si l'on se trouve à sa portée, le recevoir, afin de prévenir le choc de sa tête sur le sol, qui seul peut rendre l'attaque foudroyante en déterminant la rupture des vaisseaux du cerveau et, par suite, un épanchement mortel dans la substance même de cet organe.

On couche le malade horizontalement sur le sol, et la personne qui l'a reçu, se plaçant derrière lui, à genoux, lui fait avec ses jambes un plan incliné sur lequel elle pose la tête et la moitié supérieure du corps.

Il faut immédiatement enlever la coiffure, la cravate, tout vêtement qui peut serrer le corps et gêner le retour du sang de la tête au cœur; mais il faut faire en sorte d'imprimer au malade le moins de mouvement possible, afin de ne pas augmenter les désordres déjà produits dans le cerveau, et surtout afin d'éviter la rupture des vaisseaux, si elle n'a pas encore eu lieu.

Inutile de dire qu'il faut se hâter d'appeler un médecin et prendre le premier arrivé. En attendant, il est d'usage de faire avaler au malade une cuillerée d'eau ammoniaquée (5 à 6 gouttes d'ammoniaque dans un verre d'eau), ou un verre d'eau salée, lorsqu'on n'a pas autre chose à sa disposition.

Le malade frappé d'une commotion cérébrale ou épigastrique, doit être laissé étendu sur le sol, la face tournée vers le ciel; on placera seulement sous lui, s'il se peut, un matelas ou de la paille. Aussitôt on cherchera à ranimer la sensibilité en stimulant vivement toutes les surfaces capables de réveiller le sentiment et la vie, car lorsqu'on a été assez heureux pour éveiller la sensibilité sur un point de l'organisation, ce point, redevenu sensible, devient le point de départ d'où la vie s'irradie vers son centre, et il rappelle immédiatement toutes les synergies (mouvements) organiques un instant brisées.

En général, après la guérison, il faudra observer le régime suivant, pour se mettre à l'abri de nouvelles attaques: être sobre de liqueurs fermentées et d'aliments fortement assaisonnés, ne pas manger le soir, maintenir la liberté du ventre, prendre un exercice modéré, de manière à entretenir la transpiration, sans précipiter la respiration, ou exciter la chaleur, ne se pas serrer le cou, se coucher la tête haute, se tenir les pieds chauds et secs, éviter la chaleur et le froid excessifs.

ÉLOY.

CAUSERIE.

UN HOMME PRUDENT.

La prudence avertit, fait prévoir et choisir, Garantit le présent et fonde l'avenir.

Ce distique, que je prends pour épigraphe, je l'ai entendu cent fois répéter par mon ami Saturnin, qui se targue d'être l'homme prudent par excellence, et que beaucoup considèrent comme tel. Aussi me semble-t-il mériter une petite étude.

Ce qui est universellement nécessaire nous est accordé sans peine. Or, la prudence étant toujours nécessaire, s'acquiert aisément; elle n'exige ni des vues profondes, ni des recherches difficiles; mais elle pénètre d'elle-même dans toutes les têtes. Les esprits qui ne sont ni grands, ni occupés, les esprits que la multitude des affaires ne distrait point, ont tous une dose de prudence.

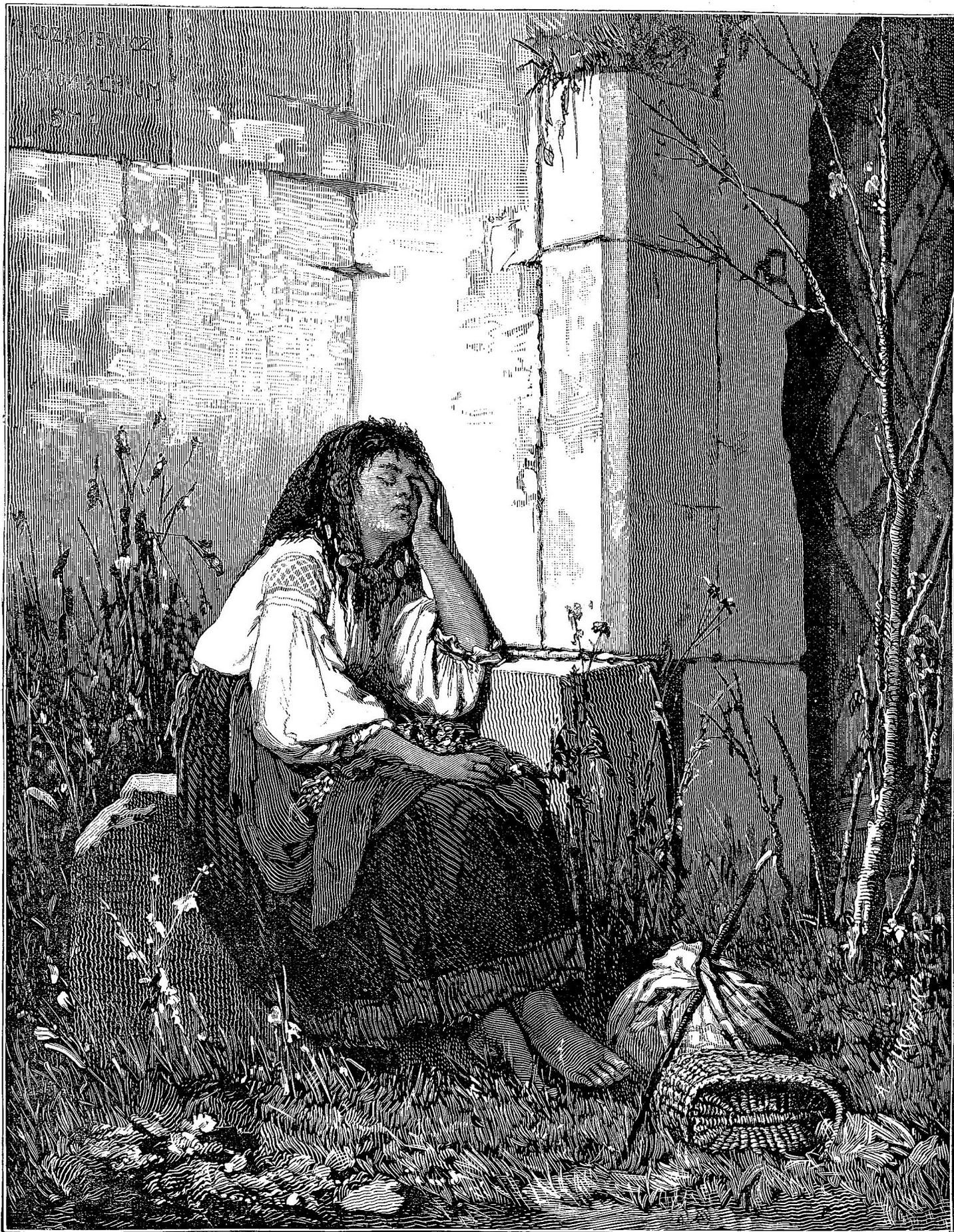
La prudence est dans la conduite de l'homme

ce que sont les règles dans la composition, elle produit plutôt la vigilance que l'élévation; elle prévient plutôt les pertes qu'elle ne procure des avantages; souvent elle évite les mauvais succès, mais rarement elle parvient à la puis-

sance ou aux honneurs. Poussée trop loin, elle éteint l'ardeur de ces entreprises qui tendent à la gloire et à l'admiration, elle réprime cette généreuse témérité qui souvent échoue et souvent réussit.

La règle peut obvier à l'erreur, mais jamais elle ne donne le vrai beau; de même la prudence veille à la sûreté de l'homme, mais rarement elle le rend heureux.

Le monde n'admire des prodiges d'excellence



SANS ASILE.

que lorsque l'esprit humain franchit les règles, et que le courage audacieux méprise les lois de la prudence.

* *

Mais trêve de considérations philosophiques: j'arrive à mon ami Saturnin.

Il a toujours vécu paisiblement; dirigé par des maximes simples et claires, il s'étonne que les maux et les débats soient si communs: sa première maxime est qu'il „ne faut point cou-

rir de hasard.” Quoiqu'il aime l'argent, il pense que la frugalité est une source de richesses plus certaine que l'industrie; l'espoir d'un gain futur ne le tente point, il se fie peu à l'avenir, et n'aime pas perdre de vue son argent, car „personne ne sait ce qui peut arriver.” Il est

possesseur d'un petit bien qu'il loue à bon marché, parce qu'il „vaut mieux avoir peu que de ne rien avoir;” mais il demande rigoureusement son paiement le jour de l'échéance; car „celui qui ne peut payer un quartier n'en peut payer

deux.” Quand on lui parle de perfectionner l'agriculture, il préfère toujours l'ancienne méthode: il sait par expérience que le changement répond rarement à l'attente, et dit que nos ancêtres cultivaient aussi bien la terre que leur

postérité. Il conclut enfin, par cet argument victorieux, que la dépense d'une plantation ou d'une clôture est immédiate; mais que l'avantage est éloigné; il ajoute que „jamais un homme sage n'abandonne le certain pour l'incertain.”



LE MAITRE DE CHAPELLE, D'APRÈS M. L.-E. ADAN.

Une autre maxime de mon ami Saturnin est de „se mêler de ses propres affaires;” en conséquence, il n'est d'aucun parti; il parle et entend parler des affaires avec le même sangfroid que de l'administration de quelques républiques

anciennes. Apprend-il quelque fraude criante, quelque oppression manifeste, il espère „que tout ce que l'on dit n'est pas vrai;” si les passions des partis mettaient l'Etat en flammes, il se flatterait „que tout homme veut le bien.” Dans

les élections, il ne capte point les suffrages et refuse lui-même de voter, parce que tout candidat est un homme de bien qu'il ne veut point offenser.

S'il survient des disputes entre ses voisins, il

garde une inviolable et froide neutralité; son exactitude lui a mérité le nom d'honnête homme, et sa précaution, celui d'homme sage. Il est peu de personnes qui ne voulassent s'en rapporter à son jugement dans un débat quelconque. Par conséquent, mon ami Saturnin aurait pu prévenir plusieurs querelles dans leur premier feu, mais il refuse toujours le rôle d'arbitre, „parce qu'il faudrait prononcer contre l'un ou l'autre.”

* *

Les affaires de famille parviennent toujours à sa connaissance; il voit les biens achetés et vendus, dissipés et améliorés, sans louer l'économe et sans blâmer le prodigue; jamais il ne courtise ceux qui s'élèvent, parce qu'ils peuvent tomber; jamais il n'insulte à ceux qui sont tombés, parce qu'ils peuvent se relever. Sa prudence se cache sous le masque de la vertu; tous ceux qui n'ont pas besoin de lui louent sa bienveillance, mais si quelqu'un implore son secours, „il vient précisément de prêter tous ses fonds,” et quand le demandeur est parti, il proteste qu'il plaint ce malheureux, qu'il a toujours eu pour lui une bonté particulière, et qu'il lui a refusé de l'argent de crainte de rompre avec lui en employant la rigueur pour recouvrer la somme prêtée.

Il connaît peu les disgrâces domestiques; lorsqu'on lui dit, pour la dixième fois, qu'une fille noble et riche s'est mariée avec le cocher de son père, il lève les mains avec étonnement, car il l'avait crue la meilleure des filles. Si deux époux, après avoir rempli le pays de leurs querelles, finissent enfin par une séparation, il ne peut concevoir comment cela est arrivé, car il les avait toujours regardés comme un heureux couple.

* *

Quand on le consulte, il ne donne jamais d'avis direct, „parce que les événements sont incertains et qu'il craint de se faire blâmer;” mais il prend amicalement par la main le consultant, lui dit que son affaire l'intéresse autant que les siennes propres, lui conseille de ne point agir témérairement et de peser les raisons de part et d'autre; il lui fait observer que l'homme pêche également par trop de promptitude et par trop de lenteur, en faisant trop comme en faisant trop peu; qu'il pourrait lui dire „ceci ou cela,” mais qu'après tout chacun juge mieux ses propres affaires.

La plupart, satisfaits de mon ami Saturnin, s'en retournent pénétrés de respect pour sa sagesse; nul n'est offensé, parce que tous, en le quittant, ont une entière liberté de penser et d'agir comme ils veulent.

Notre homme n'est ni louangeur ni critique; c'est en vain qu'on lui parle du vice et de la vertu, car il a remarqué que personne n'aime la censure et que si beaucoup d'hommes aiment à se louer eux-mêmes, très-peu recherchent les éloges d'autrui. Il ne vante jamais gratuitement l'esprit de ceux qu'il connaît, et cependant il ne rencontre partout que des personnes sensibles; selon lui, tout homme est honnête et franc; toute femme est une bonne créature.

C'est ainsi que Saturnin passe sa vie; il n'est ni aimé ni haï, ni méprisé ni mésestimé; il n'a jamais voulu s'enrichir, dans la crainte de devenir pauvre; il n'a jamais obligé ses amis dans la crainte de s'en faire des ennemis.

Avouez, lecteur, que — pour peu que vous ayez vécu, — vous avez rencontré sur votre chemin pas mal de types pareils à celui-ci.

VERAX.

QUINZE JOURS AVANT MON EXAMEN.

Au milieu d'une salle vaste et élevée, une lampe supportée par un lourd pied de cuivre et surmontée d'un abat-jour, projetait sa lumière sur une table chargée de livres et de cahiers. Eclairant assez vivement les objets qui se trouvaient dans son voisinage immédiat, la lumière de cette lampe, en se dispersant dans l'appareil, diminuait rapidement d'intensité, et c'est

à peine si elle permettait de distinguer les riches et sombres tentures, les vieux portraits, les porcelaines, les cuivres et les marbres antiques qui, répandus à profusion dans la salle, en formaient la décoration.

Dix heures sonnent!

Tantôt accoudé sur la table la main dans les cheveux, tantôt renversé dans son fauteuil, un jeune homme s'efforçait de condenser dans sa mémoire rebelle, en les disposant avec intelligence et méthode, les matériaux multiples et variés dont la possession devait lui permettre, à quinze jours de distance à peine, d'affronter avec succès les rigueurs de MM. les examinateurs. Malheureusement, après un service de quinze heures de travail, renouvelé de jour en jour, toutes ses facultés intellectuelles protestaient avec énergie contre l'effort démesuré qu'on les obligeait à fournir; et si, souvent, le spectre du tapis vert qui sépare la victime de ses juges, lui donnait des forces nouvelles, comme un coup de fouet vigoureux donné à un cheval harassé, souvent aussi sa pensée saluait avec enthousiasme l'image fière et radieuse de la liberté qui lui tendait une couronne en souriant, et des plis de sa robe flottant au gré des vents, cachait pour un moment la figure froide et austère des membres du Jury.

* *

Voyons! pour la vingtième fois relisons cet article 1263 : „Le créancier qui a consenti que le débiteur retirât sa consignation après qu'elle a été déclarée valable par un jugement qui a acquis force de chose jugée, ne peut plus, pour le paiement de sa créance, exercer les privilèges ou hypothèques qui y étaient attachés: il n'a plus d'hypothèque que du jour où l'acte par lequel il a consenti que la consignation fût retirée aura été revêtu des formes requises pour emporter l'hypothèque.”

Ainsi donc le créancier qui a consenti — que le débiteur retirât sa consignation — après qu'elle a été déclarée valable — par un jugement qui a acquis force de chose jugée — .. Je disais donc que le créancier qui a consenti que.... Le créancier..... le créancier.....

La lune déchire le nuage, et sa blanche lumière traversant les croisées, dissipe aisément les ombres que n'avaient pu vaincre les rayons affaiblis de la lampe.

Quel charme dans ces rayons venus de si loin! quelle douceur dans ce regard, qui, traversant les profondeurs de l'espace, se répand à la surface de la terre et s'arrête aussi gaïement sur la chaume de la ferme que sur la flèche des hautes cathédrales ou le dôme étincelant des palais! qui pénètre avec la même sollicitude dans la cabane nue et misérable et dans l'hôtel somptueux d'un favori de la fortune! O doux rayon! il n'est pas de coin de terre si chétif, pas de fleurlette si frêle et si insignifiante, que tu ne l'aperçois, que tu ne la distingues de ses semblables et que tu ne lui donnes en passant une caresse, un sourire, un témoignage de sympathie et d'amour! Astre béni! tu m'apportes au milieu de mes dégoûts le baume salutaire de ta paix inaltérable et tu m'invites à me tremper sous ta magique lumière, dans ces émotions saines et fortes que la nature dispense avec largesse à ses adorateurs! Je te suis!...

* *

Comme s'ils obéissaient à une puissance occulte, les deux battants de la porte s'écartent avec lenteur. Sortons! Au pied de la terrasse qui entoure le château et descend jusqu'aux pelouses, voici mon cheval qui m'attend. En selle et en route! Avant de m'éloigner, un dernier regard au château qui se dresse au sommet du coteau et s'endort au doux murmure de la brise qui fait bruire les bosquets environnants en exhalant sa chanson du soir. Les fenêtres reflètent les rayons de la lune et m'envoient un dernier adieu! Adieu donc! Plus de contrainte! j'ai soif d'espace et de liberté!

Déjà les pelouses font place aux taillis dans lesquels les sapins se dressent comme de noirs fantômes, au milieu du fouillis de verdure plus claire des coudriers, des bouleaux et des jeunes châtaigniers. Bientôt du vestibule nous pénétrons

dans le temple, et nous voici sous le dôme majestueux.

C'est le temple du silence et de la nuit. La lumière y pénètre juste assez pour permettre de distinguer le sentier large et bien connu, que suivent pendant le jour hommes et animaux, sentier humide, couvert de feuilles mortes et de brindilles qui craquent sous le poids du cheval:

Mais la clairière est bien vite traversée; nous passons sous le portique obscur que forment deux arbres séculaires, et de nouveau nous cheminons sous bois; enfin un détour de la route nous montre tout-à-coup, éblouissant de lumière, au bout d'une colonnade majestueuse, le portique grandiose qui va nous donner accès à la plaine.

Elle s'étend devant nous, blanche et vaporeuse, cachant dans un repli un grand village qui ne montre encore que la flèche de son église émergeant d'un bouquet d'arbres, et quelques habitations isolées comme des sentinelles avancées. L'horloge tinte doucement ses douze coups, puis le silence se rétablit: il est minuit.

* *

Un bruit de pas venant d'un chemin de traverse me fait frissonner involontairement; le cheval dresse l'oreille, un homme débouche dans le sentier.

— Tiens! Charles! c'est toi! J'étais si absorbé dans ma contemplation que ton arrivée subite m'a donné le frisson! Et quelle circonstance me vaut le plaisir de te rencontrer à cette heure indue?

— Cher ami! je fais comme toi, je suppose; j'ai voulu jouir de cette belle nuit. Entres-tu un instant?

Il pousse dans la haie la petite porte à claire-voie, pendant que j'attache le cheval: la porte tourne en grinçant; nous allons nous asseoir sur le petit banc sous la gloriollette.

— Pou pou, pou pou, pou pou... Ah! nous ne sommes pas seuls éveillés! la chouette est en chasse; j'ai senti le frôlement de son aile. Pendant qu'hommes et bêtes sont captifs du sommeil, charmant oiseau, tu prends tes ébats dans ce domaine que tu possèdes maintenant sans partage! Cher ami! qui nous empêche d'en faire autant? Le monde est vaste: pourquoi rester ici lorsque monts et vallées, bois et rivières nous appellent. Le mouvement, c'est la vie! Pourquoi donc ancrer notre barque dans une eau stagnante, quand nous pouvons la faire voguer sur un fleuve large et profond, puissant, irrésistible, qui, descendu de la montagne, nous emportera jusqu'à l'Océan!

— Soit, ta peinture me sourit; je détache mon cheval et je suis à toi! En avant donc!

* *

Nous défilons silencieusement dans la grande rue qui s'étend devant nous, alignant de part et d'autre ses maisons, d'un côté illuminées par les rayons obliques de la lune, de l'autre plongées dans l'obscurité. Nous voyons se succéder et disparaître comme des ombres les villas coquettes ou sévères, simples ou prétentieuses, assises en curieuses sur le bord du chemin, ou cachées à moitié dans les massifs des parcs ombreux qui les entourent, les fermes opulentes, les forges un instant assoupies, et puis, sur la Grand'place, l'église au toit d'ardoises, dont la flèche élève fièrement au-dessus du village son coq fanfaron, tandis qu'à ses pieds le vieux cimetière, de sa main tremblante mais impitoyable, écrit sur la dalle mousseuse l'histoire d'une dizaine de générations.

Le village est déjà loin derrière nous.

La lune s'est abaissée sur l'horizon, lorsqu'au sortir d'un bois aux arbres clair-semés, nos regards s'arrêtent émerveillés sur une rivière roulant majestueusement ses ondes profondes et paisibles à travers la solitude de la forêt.

Nous hélons deux bergers qui transportaient leurs moutons d'une rive à l'autre sur un grand radeau plat. Ils nous reçoivent à bord, nous et nos chevaux; en échange, nous leur prêtons le secours de nos bras. Emportés par une brise tiède et parfumée, les chants mélancoliques de nos compagnons accompagnent le mouvement cadencé des rames qui fendent le fleuve à l'unisson; ils s'étendent au loin à la

surface des eaux et expirent dans le vague de l'air.

Enfin nous mettons pied à terre et nous prenons congé de nos amis les bergers, au moment où le disque rouge de la lune, un instant suspendu au-dessus de l'eau, disparaît à l'Occident comme une goutte de sang qui tomberait dans ce fleuve.

Le paysage prend cette teinte singulière que lui donne la disparition de la lune avant que le jour se soit levé. Les étoiles reparaisissent une à une dans ce ciel plus sombre. Regulus, Arcturus brillent sur nos têtes au milieu des constellations qui leur forment cortège.

La disparition de notre flambeau nous oblige à ouvrir l'œil et à modérer l'allure de nos chevaux; le pays est toujours parsemé d'arbres, le terrain devient inégal, accidenté, rocaillieux. Heureusement, le jour ne peut tarder à venir, et déjà nous voyons l'Orient se nuancer d'une bande plus claire qui tantôt sera l'aurore. Enfin les dernières vapeurs de la nuit se dissipent, pendant que le jour qui se lève et inonde déjà toute la coupole du ciel, descend, pénètre et se répand de l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi.

* * *

Une gorge s'ouvre dans le roc; nous nous y engageons; des crevasses qui déchirent ses flancs abrupts jaillissent et tombent, presque perpendiculaires, des filets d'eau dont le murmure trouble seul ce coin paisible, dernier refuge du crépuscule; nous parvenons au faite de la colline juste à point pour saluer l'apparition du globe de feu qui rose l'horizon.

Les chevaux en liberté broutent avidement l'herbe courte et serrée dont le vert intense et velouté contraste avec le gris froid des rochers avoisinants. Notre appétit robuste a bientôt raison du pain noir que nous ont remis les bergers et que nous trouvons succulent; puis nous nous étendons sur le sol, le nez au vent, humant l'air vif du matin, savourant les parfums que le zéphir nous apporte du coteau, de la plaine ou des taillis; nos regards quittent la terre qu'ils ne voient plus pour s'enfoncer et errer dans l'immensité des plaines du ciel.

Une à une les heures s'envolent, nous jouissons de l'ombre que répand sur nous le rocher qui se dresse derrière nos têtes appesanties; les fatigues de la nuit, la lumière éblouissante, qui descend des hauteurs des cieux, le spectacle écrasant de l'azur immense et profond abaissent nos paupières... Nos idées se confondent avec le bourdonnement de la campagne... le sommeil nous envahit... nous nous abandonnons sans résistance... à la merci d'un vainqueur si puissant... et si doux...

* * *

Les ardeurs du jour sont passées, quand nous sortons de notre long sommeil; bientôt sur pied, fortifiés et restaurés, nous remontons à cheval et nous descendons la colline.

Le temps fuit! La plaine se déroule toujours incommensurable, mais la végétation diminue rapidement; nous ne voyons que du sable, sauf à notre droite: là, un groupe de peupliers... Nous nous en approchons: nous voyons venir à notre rencontre une douzaine de cavaliers revêtus de long burnous et montés sur des chevaux secs comme le sol qu'ils foulent sous leurs pieds. Après avoir échangé un salut amical, ils se joignent à nous sans mot dire. Soudain leur chef lève la main, et tous nous nous élançons dans la plaine comme l'ouragan. Hourrah! hourrah! hourrah! les chevaux effleurent le sol en écumant! des points noirs apparaissent, grandissent et passent! Hourrah! hourrah! hourrah! La terre et le ciel se confondent dans notre course tourbillonnante! L'horizon danse devant nos yeux et se tord comme un long serpent dans une trombe de poussière! Une large crevasse s'ouvre béante; nos mystérieux compagnons disparaissent dans cet abîme sans fond, tandis qu'un élan prodigieux nous fait franchir l'obstacle et nous emporte au loin jusqu'à une maisonnette, devant laquelle nous arrêtons enfin nos chevaux harassés.

Quel mortel a pu songer à élever cette construction au milieu de ce désert aride, sans ressources aucunes, sans autre spectacle que la voûte des cieux recouvrant la nudité de la terre? Combien de fois depuis que cet homme

étonnant a conçu et exécuté son étrange entreprise, combien de fois cette petite fenêtre a-t-elle vu, comme en ce moment, le soleil se balancer au-dessus du sable et lui envoyer ses rayons rouges en lui disant: „A demain!” Bien des générations ont dû s'éteindre depuis le jour mémorable qui vit réunir, dans ce coin perdu de l'univers, les matériaux de la demeure que nous avons maintenant sous les yeux; car elle porte sur elle les signes incontestables d'une verte vieillesse, couronnant une vie de glorieux combats contre le Temps et les Eléments déchaînés.

* * *

Descendus de cheval, nous nous hasardons à pousser la porte entrebâillée; nous en poussons une autre au fond d'un vestibule obscur; nous voici dans une salle carrée occupée en partie par de vieux bancs vermoulus et des pupitres portant chacun un petit livre recouvert de cuir et une feuille de papier jaunie par les ans.

Au fond de la salle, sur une estrade assez élevée, deux chaises se faisant face sont adossées au mur. L'une est occupée par un homme grand, à la figure effilée, portant une barbe longue, noire et pointue; il est coiffé d'une calotte et drapé dans une toge. L'autre est courte et trapu; il porte une barbe large et rousse, une toge et une toque carrée.

Ils déroulent avec soin de grands parchemins entassés devant eux; par moments ils lèvent la tête, dirigent les regards vers une inscription, placée près du plafond, et s'adressent des questions d'une voix lente, qui résonne comme si elle venait d'un autre monde.

En ce moment, les derniers rayons du soleil passant par une lucarne tombent sur le cadran d'une horloge placée entre les deux personnages et ceux-ci... Trrrrr... Ding!... Dix heures et demie!

Ah! misérable examen! une demi-heure de perdue...

Art. 1263. „Le créancier qui a consenti que le débiteur retirât sa consignation après qu'elle a été déclarée valable par un jugement qui a acquis force de chose jugée, ne peut plus, pour le paiement de sa créance, exercer les privilèges ou hypothèques qui y étaient attachés: il n'a plus d'hypothèque que du jour où l'acte par lequel il a consenti que la consignation fût retirée, aura été revêtu des formes requises pour emporter l'hypothèque.”

E. R.

L'ORANGE ET LA POMME.

Fable.

A côté d'une Orange, une Pomme placée,
Lui dit: — „Ne m'apprendrez-vous pas
Pourquoi de vous on fait un si grand cas?
Avec pompe aux festins vous êtes annoncée;
Quelque fruit qu'on présente, on vous préfère à tous;
Chacun, en vous voyant, vous donne une louange,
La plus belle convive est celle qui vous mange.
La Pomme, obscure près de vous,
Est oubliée ou méprisée.”
— Il est vrai, dit l'Orange, et l'énigme est aisée.
Aucun fruit de ces lieux n'en doit être jaloux.
Vous auriez la même fortune,
En voyageant aux lieux où l'Orange est commune.
Quittez votre pays, montrez-vous dans le mien;
Vous verrez quel accueil! Là, je ne suis plus rien:
On y donne pour vous cent de nous en échange.”

Si, croyant ce que je lui dis,
La pomme veut avoir du prix,
Qu'elle aille au pays de l'orange:
Nul n'est prophète en son pays.

EDM.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite, voir page 120.)

XV.

A la vue de ma tante dans un pareil état,
— reprit le jeune René, — et surtout à

l'idée de la découverte qu'elle venait de faire, je restai pendant quelques instants comme paralysé... J'allais sortir pour appeler du secours, quand je la vis se relever tout-à-coup et venir à moi, en me disant avec un regard qui me navra jusqu'au fond de l'âme:

— Ah! René, malheureux enfant!... vous m'avez trompée... Que Dieu vous pardonne, et qu'il vous prête son secours dans l'avenir!

Je ne répondis rien. Elle me fit signe de m'asseoir, se plaça auprès de moi et continua:

— Savez-vous de qui vous vient cette lettre?

Je répondis négativement.

— Voyons, reprit M^{me} de Vaudrez, vous allez me faire connaître, dans tous leurs détails, les circonstances qui ont précédé l'envoi de cet écrit... Il en résulte que, malgré vos solennelles promesses, vous avez vu celui dont je vous avais signalé le contact comme devant vous être fatal.

— Oh! m'écriai-je, je suis moins coupable que vous ne pouvez le supposer. Cet être méprisable a procédé de façon que tout autre que moi s'y fût laissé prendre.

Alors je racontai longuement comment, après avoir, dans un lieu public, annoncé à des amis que j'allais au bal de l'Opéra, j'y avais été abordé par un individu masqué, qui n'était autre que Féréol; je fis connaître l'infernale habileté avec laquelle celui-ci m'avait amené à l'entendre, et à m'arracher à deux reprises de l'argent, sous prétexte de me faire retrouver mon père. Puis je parlai du rendez-vous qui m'avait été donné au second bal masqué, de la conversation que j'avais eue avec la femme qui m'avait abordé, conversation à laquelle se rattachait la lettre que je venais de recevoir.

Ma tante m'avait écouté sans m'interrompre une seule fois, et après mon récit elle continua à garder un silence que je n'osais troubler.

— René, dit-elle enfin, vous en savez trop et trop peu pour votre tranquillité et pour la mienne... Du reste, ce qui vient d'avoir lieu devait arriver tôt ou tard... Oui, mon enfant, il s'est passé dans notre famille de bien tristes événements. L'état de santé dans lequel vous vous êtes trouvé pendant plusieurs années, m'avait obligée de vous les cacher, d'autant plus que rien n'en nécessitait la révélation, et que je ne vous considérais pas comme entièrement rétabli de cette affection nerveuse... Mes desseins ont été déjoués. Encore une fois, je devais m'y attendre. Mon excuse est dans les sentiments de profonde affection que j'ai pour vous. Il vous serait plus difficile de justifier le manque de confiance que vous m'avez montré depuis cette fatale découverte; mais je vous le pardonne, n'en parlons plus... Je me sens mal, nous reprendrons cet entretien plus tard.

— Et vous ne me cachez rien, n'est-ce pas, chère tante? demandai-je avec hésitation.

— Non, vous saurez toute la vérité.

La secousse que M^{me} de Vaudrez avait reçue faillit avoir de funestes conséquences. Elle fut pendant plusieurs jours assez sérieusement malade. Jugez de ma douleur, qu'aggravait encore le vif sentiment d'impatience qui me tourmentait, en me rappelant ces paroles: „Vous en savez trop et trop peu.”

Enfin, un matin elle me fit appeler auprès d'elle. Elle me raconta la mort de ma mère, la mise en accusation d'Éléonore, les motifs sur lesquels cette accusation était fondée, et l'acquiescement qui s'en était suivi. Elle me parla surtout de la déposition d'un vieux berger, signalant un inconnu qui pouvait être à bon droit suspecté. Elle arriva enfin à l'état de démence dans lequel était tombé mon père par suite de la commotion que lui avait causée la mort de sa femme. Elle m'expliqua les motifs, faciles à comprendre, du reste, qui avaient engagé toute la famille à s'expatrier.

Elle termina en ces termes:

— Je comprends combien était douce pour vous la croyance que votre père est encore en vie, je conçois que vous l'ayez acceptée en dépit de toute vraisemblance. Je dois vous l'enlever: le comte de Rouge-Cloître est mort, mon cher René, bien mort, entouré des soins de sa cousine, qui, se considérant comme morte pour le monde, se dévoua toute entière à l'infortuné.

XVI.

Ma tante, voyant que je versais des larmes, ajouta aussitôt :

— Oh! la mort de votre père a été une délivrance. S'il lui revenait de temps en temps un éclair de raison, c'était pour pleurer amèrement celle qu'il avait perdue d'une façon si lamentable.

— Et rien n'est venu éclaircir le mystère qui plane sur ce crime? demandai-je.

— Absolument rien. Après l'acquiescement d'Eléonore, la justice n'en a pas moins poursuivi ses investigations, mais elle a dû renoncer à tout espoir.

— Et Féréol! m'écriai-je; ne s'est-il pas avoué coupable?

M^{me} de Vaudrez eut un haussement d'épaules.

— Ne le rendons pas plus mauvais qu'il n'est, dit-elle. Sa déclaration, faite alors qu'il était en sûreté, n'avait qu'un but: sous l'apparence de vouloir sauver sa sœur, il voulait, en réalité, nous soutirer de l'argent... Je vous ai dit que cela a été l'occupation de toute sa vie.

— Eh bien, fis-je avec feu, malgré les longues années écoulées, je ne désespère pas de savoir la vérité, et je veux me consacrer entièrement à cette tâche.

— Vous n'en ferez rien, dit M^{me} de Vaudrez d'un ton sévère; vous y perdriez votre temps, vous y compromettriez votre santé, vous ressusciteriez de pénibles souvenirs, et vous n'arriveriez à aucun résultat. Je vous le répète, la justice elle-même, malgré tous les moyens dont elle dispose, a dû renoncer à découvrir le coupable.

J'avais depuis longtemps une question sur les lèvres, je me hasardai à la poser.

— Et Eléonore, qu'est-elle devenue?

Il me sembla que ma tante éprouvait un certain embarras.

— J'ai appris qu'elle s'était vouée à Dieu, répondit-elle, et qu'elle entendait que personne ne s'occupât plus d'elle ici-bas... J'ai donc respecté sa volonté.

— Et cette femme qui m'a fait venir au bal masqué, qui était initiée à tous ces terribles secrets, qui finalement m'a écrit, n'avez-vous aucun soupçon, ma tante?...

— Dieu sait s'il n'y a pas encore là quelque machination de Féréol. Je suis très-portée à le croire. Ne nous occupons donc pas d'elle, il ne peut en résulter rien de bon.

Maintenant, mademoiselle, il ne me reste plus qu'à vous dire que, huit jours après, ma tante, qui continuait à se plaindre de sa santé, m'annonça que son médecin lui avait ordonné de quitter Paris.

Nous allâmes nous installer à Lugano, dans le Tessin, et c'est de là que nous sommes venus à Voltri.

Certes, celle qui m'a tenu lieu de mère, ne peut avoir eu en tout ceci que les plus nobles et les plus saints mobiles. Mais je suis porté à croire qu'elle ne m'a pas fait tout connaître, et je compte sur vous, mademoiselle, pour suppléer à cette lacune, en ce qui concerne surtout la destinée de mon père et de sa cousine.

— Monsieur, répondit Clémentine, je n'en sais pas plus que vous à ce sujet... je vous le jure.

Le jeune homme s'inclina.

En ce moment, Albert Lussault et Ernestine Oudon s'avançaient vers la

vérandah. René proposa à Clémentine d'aller les rejoindre. Peu après, tous quatre se promenaient dans le jardin, René ayant au bras la cousine de son ami. Ils restèrent ensemble jusqu'au tomber de la nuit.

— Sais-tu, dit le comte de Rouge-Cloître à Albert, quand ils furent seuls, que ta parente

est ravissante sous tous les rapports. Quels beaux yeux! quelle physionomie douce et intelligente! quelle conversation entraînant et spirituelle!

— Oh! oh! quel enthousiasme subit! fit Lussault. Du reste, je suis charmé que tu la juges si favorablement... Mais tu ne me dis

rien de ta compatriote, avec laquelle tu es resté plus d'une heure et demie.

— Mon cher, pendant ce temps j'ai eu presque constamment la parole.

— Et es-tu satisfait de l'entretien? t'a-t-elle appris ce que tu désirais savoir?

— Non, elle s'est dite ignorante des points que je tenais à éclaircir, et comme elle a accompagné sa réponse d'un: „Je le jure," bien catégorique, je n'ai pas insisté. Je me demande si je dois la croire ou si elle hésite à parler pour quelque raison particulière. Je compte sur toi et sur ta cousine pour m'aider, s'il y a quelque chose à tirer d'elle concernant les points qu'il m'importe surtout de connaître d'une manière positive... Malgré les affirmations de M^{me} de Vaudrez, j'ai des doutes qui me rongent depuis plus d'un an et qui, à certains moments, menacent ma raison.

Lorsque les deux jeunes gens rentrèrent à la villa, ils trouvèrent M^{me} de Vaudrez dans une grande agitation.

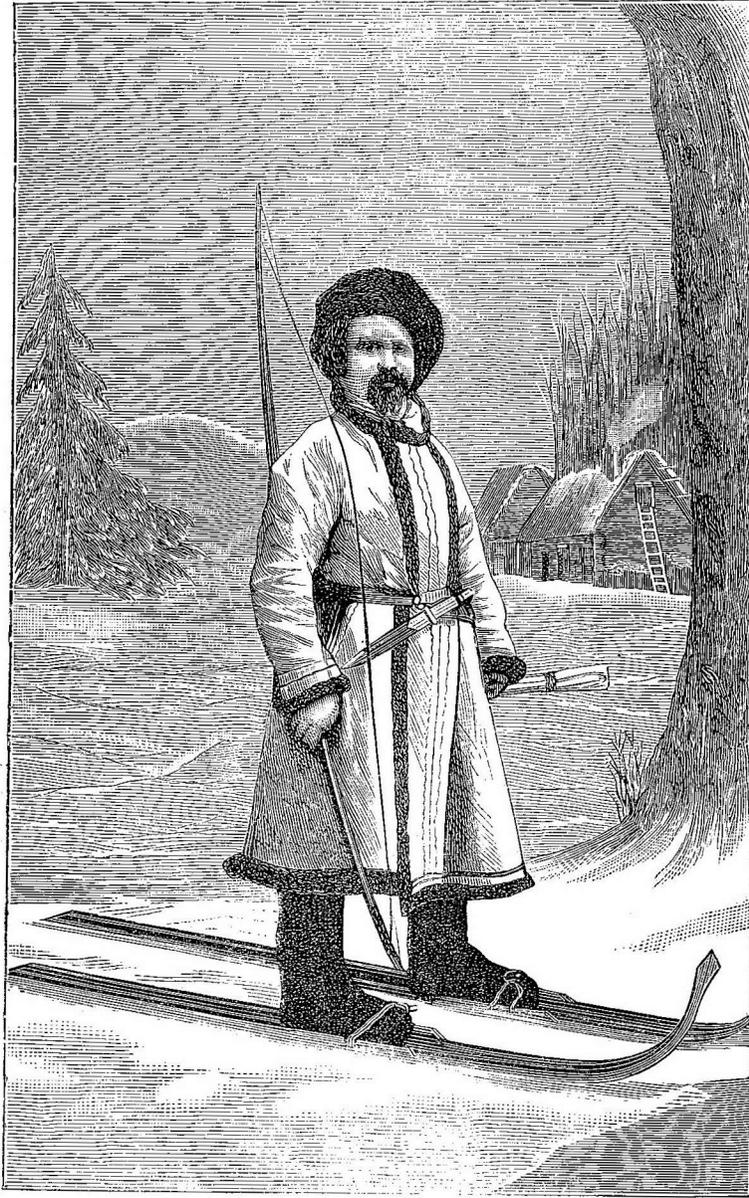
— Mon enfant, dit-elle à René, je vous attendais avec la plus vive impatience pour vous apprendre une nouvelle de mauvais présage... Féréol est à Voltri!

René poussa une exclamation.

— Est-ce possible? dit-il; en êtes-vous bien sûre?

— Comme j'étais sur la terrasse, j'ai aperçu de loin un homme qui lui ressemblait beaucoup. Cela m'a frappée; mais je me suis dit d'abord que c'était l'effet du hasard. Je l'ai perdu de vue quelque temps; il est revenu sur ses pas et s'est mis à regarder de ce côté. Une femme passait: il l'a interrogée en montrant la maison; puis il s'est retiré. La ressemblance, jointe aux circonstances que je viens d'indiquer, ne peuvent guère nous laisser de doute, n'est-ce pas?

(A continuer.)



UN VOTIAF (GRANDE RUSSIE).

RÉBUS No. 5.



AVIS A NOS ABONNÉS.

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 5 avril 1879, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS :

3^e, 4^e ou 5^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon," charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne," formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-dessus.

SOLUTION DU RÉBUS No. 4.

On prend un morceau de papier qu'on plie trois fois de suite en deux, de manière qu'on forme chaque fois deux triangles égaux. On obtient par là un triangle sextuple équilatéral. Ensuite on coupe le papier du côté fermé du triangle de bas en haut, et en dépliant le papier on trouve la croix demandée.

Un de nos abonnés nous a fait parvenir une solution du rébus n^o 1 qu'on retrouve ci-dessus. Il y a ajouté un dessin avec les mots suivants: „J'ai trouvé de suite le bouvier; à vous maintenant de trouver le savant aux lunettes." Nous l'avons trouvé; et nous prions nos abonnés d'essayer à leur tour.